

Autobiographie et histoire

dans la littérature issue de l'immigration maghrébine

Alec G. HARGREAVES*

**Déchiffrer le silence parental
et accéder à leurs histoires et
à l'Histoire ; briser les barrières
de la ghéttoïsation ; explorer, par la
fiction, d'autres voies...
La littérature issue de l'immigration
maghrébine est une mémoire
de la présence de celle-ci
et de son évolution.**

« **N**os pères ne criaient pas, ne s'expliquaient pas, ils subissaient en silence. C'est ce silence qu'il vous est demandé de déchiffrer dans le hurlement de leurs enfants. (...) Longtemps je fus nommé, aujourd'hui je nomme à mon tour » (1). Ces propos de Mounsi, chanteur, romancier et essayiste (2), incarnent à bien des égards l'esprit des auteurs issus de l'immigration maghrébine. Alors que leurs parents — immigrés au vrai sens du mot — prenaient rarement la parole en public, les Maghrébins nés ou élevés en France sont déterminés à se faire entendre. Et ceux d'entre eux qui prennent la plume se hâtent d'abord à raconter leur propre histoire. Du *Thé au harem d'Archi Ahmed* (3), le premier roman par un auteur issu de l'immigration maghrébine à attirer l'attention du grand public (4), à *Boumkoeur* (5), une des dernières parutions de ce genre, les écrits de la deuxième génération des Maghrébins de France contiennent une large part d'autobiographie (6).

Atouts et risques

Cette dimension autobiographique constitue tout à la fois un atout et un risque. Garant d'authenticité et par le même titre valeur positive aux yeux de certains, elle est vue par d'autres comme le signe d'un manque d'invention ou de talent littéraire. Et tout en voulant arracher le droit de parole à la population majoritaire, les auteurs d'origine maghrébine restent néanmoins à bien des égards dépendants de celle-ci, car pratiquement tous leurs écrits visent un public «français de souche» — le «vous» qu'apostrophe Mounsi dans le passage cité ci-haut — dont le regard encadre implicitement l'ensemble du corpus. Les maisons d'édition jouent aussi un rôle important en

*Professeur à l'Université de Loughborough, Grande-Bretagne

privilégiant des recettes de genre autobiographique dont le succès commercial semble relativement sûr, au détriment de textes plus expérimentaux.

Deux types de témoignages sont particulièrement favorisés par les éditeurs : ceux, associés surtout avec un regard masculin, qui mettent en scène la «galère» de la banlieue, et ceux de jeunes écrivaines témoignant des problèmes rencontrés dans leur quête de la liberté personnelle par les adolescentes et femmes issues de familles musulmanes. Les récits de Mehdi Charef, Mounsi et Rachid Djaidani relèvent de la première catégorie. Ceux de Sakinna Boukhedenna (7), Ferrudja Kessas (8) et la chanteuse Djura (9) sont typiques de la deuxième.

Si chacun de ces récits est imprégné d'une importante vérité personnelle, leur effet cumulatif comporte le danger de renforcer des stéréotypes négatifs. Conscients de ce danger, les auteurs issus de l'immigration

adoptent diverses stratégies pour chercher à l'esquiver. Les signes d'une lutte d'influence entre l'auteur et l'éditeur sont manifestes, par exemple, dans le titre du récit de Soraya Nini, *Ils disent que je suis une Beurette*. (10). Le titre proposé par Nini, *L'entre-deux*, ne convenait pas à la maison d'édition, Fixot, qui pour des raisons commerciales voulait le remplacer par *La Beurette...* Mal à l'aise devant les connotations de ce mot, Nini a fini par accepter *Ils disent que je suis une Beurette*, une formule visant à lui permettre de satisfaire les exigences commerciales de l'éditeur tout en se démarquant de la vision stéréotypée accolée à l'étiquette «Beur(ette)» (11).

L'exaspération des jeunes issus de l'immigration, évoquée plus haut par Mounsi, devant les noms qui leur avaient été apposés par la population majoritaire avait à un certain moment conduit ceux-ci à adopter le néologisme «Beur» comme une auto-désignation valorisante. Mais avec sa récupération par les médias, qui en ont fait pratiquement un synonyme pour les problèmes associés avec la «banlieue», la plupart des écrivains issus de l'immigration refusent de se reconnaître sous l'étiquette «Beur». Tout comme la «banlieue», lieu stigmatisé par excellence, l'idée d'une littérature «beur» est rejetée comme un ghetto dans lequel ces auteurs refusent de se laisser enfermer (12). Leur démarche consiste précisément à réclamer une place à part entière dans la société dite d'accueil, qui est souvent loin d'être accueillante à leur égard.

Les chemins de la fiction

Fins connaisseurs des mécanismes de l'exclusion, les jeunes Maghrébins de France savent manipuler à leur profit le mélange de méfiance et de curiosité morbide qui caractérise souvent le regard de la population majoritaire face à la «banlieue». Ce faisant, ils n'hésitent pas à aller bien au-delà du simple témoignage pour emprunter les chemins de la fiction. C'est le cas, par exem-



ple, dans Boumkoeur. Yaz, le narrateur, alter ego de l'auteur, Djaïdani, déclare avoir «toujours voulu écrire sur les ambiances et les galères du quartier», une sinistre cité de HLM, et affirme avoir «toutes les cartes en main» (13). S'il nous assure que «[s]a seule préoccupation sera de témoigner» (14) il nous avertit aussi que son récit inclura «une part de fiction» (15) en faisant appel à un copin, Grézi, dont les histoires louches parsèment le texte. Histoires de drogue, de meurtre, d'enlèvement, tout cela raconté sur un ton espiègle, drôle et provocateur où il est impossible de démêler clairement le vrai et le faux, la réalité et la fiction.

A la fin du récit, Yaz brûlera le texte d'autres histoires racontées par Grézi tout en apostrophant le lecteur: «Les histoires de quartier du best of de la mémoire de Grézi partent en fumée. Je ne vous les balancerai pas. Faites l'effort de nous rendre visite. Dans nos cités, c'est la France de demain qui est mise hors jeu. Elle te demande une poussette, une courte échelle, une aide autre que l'inauguration d'un panier de basket» (16). Nous retrouvons ici le regard extérieur qui hante les écrits des auteurs issus de l'immigration et une nouvelle preuve de leur détermination à briser les barrières de la ghettoïsation. Les propos de Yaz sont typiques aussi du langage bigarré qui marque souvent les écrits de ces auteurs, et qui témoigne de la diversité des champs culturels qui se croisent dans leur vie quotidienne. Cultures d'expression française, arabe et berbère, bien sûr, mais aussi anglophone et plus particulièrement américaine. C'est à celle-ci que renvoie la référence de Yaz à des histoires «best of» et peut-être aussi sa référence aux paniers de basket, symbole des joueurs noirs américains qui ont réussi à sortir du ghetto grâce à leurs exploits sportifs.

La culture populaire américaine jouit d'un prestige indéniable dans les banlieues de France. Si le rêve américain représente d'une part une réussite sociale trop souvent introuvable en France, les noirs aux Etats-Unis donnent aussi l'exemple d'un militantisme qui a été parfois capable de provoquer des réformes, notamment dans le domaine de l'anti-discrimination, qui font encore cruellement défaut dans l'hexagone. L'investissement dans un argot anglophone peut offrir aussi une échappatoire face aux pressions identitaires auxquelles sont soumis les jeunes issus de l'immigration, à qui on demande trop souvent de faire un choix réducteur entre la culture de France et celle de leurs parents.

Si les cités de HLM — et avant elles, les bidonvilles et les cités de transit — où se sont trouvés concentrés les Maghrébins de France constituent les décors les plus courants de leurs récits de vie, il ne faudrait pas imaginer que ceux-ci y restent totalement cantonnés. Le pays d'origine a toujours été présent, si ce n'est qu'implicitement, et les préoccupations autobiographiques des auteurs issus de l'immigration ont souvent cédé la place à l'exploration d'autres vies, en commençant par celles de leurs parents. Mehdi Lallaoui s'est investi avec un dynamisme tout particulier dans ce domaine, réalisant non seulement un roman mais aussi des films documentaires et des ouvrages d'histoire consacrés à la mémoire des Algériens qui, depuis un siècle, ont franchi la Méditerranée pour vivre et travailler en France. Dans *La Colline aux oliviers* (17), Lallaoui met en scène les efforts de Baba Mouss, soldat dans la Grande Guerre et travailleur immigré dans les années vingt, et de son petit-fils Kamel pour retrouver les traces d'un ancêtre kabyle disparu lors de l'insurrection de 1871. Kamel finira par savoir que celui-ci a été déporté, avec d'autres insurgés algériens, au bagne de Nouvelle-Calédonie, pratiquement au même moment où des communards de Paris connaissaient le même sort.

De l'histoire à l'Histoire

A travers les recherches de Baba Mouss et Kamel, Lallaoui nous fait connaître non seulement les itinéraires personnels de ces deux personnages et de leur ancêtre kabyle, mais aussi tout un panorama historique dans lequel les vies d'innombrables Français et Algériens sont mêlées depuis plus d'un siècle. Il s'agit à la fois de rendre hommage à des pionniers sur les chemins de l'émigration et de rappeler aux Français tout ce que leur pays doit aux migrants algériens et aussi les nombreuses blessures qui ont été infligées à la population algérienne au cours de 132 ans de colonisation française.

Lallaoui n'est pas le seul à vouloir reconstituer l'existence d'hommes qui dans les annales de l'histoire sont restés généralement dans l'anonymat. Dans *Le Harki de Meriem* (18), Charef raconte le sort d'un de ces soldats musulmans qui, pendant la guerre d'Algérie, avaient combattu avec l'armée française et qui, après l'indépendance, ont été pratiquement gommés de l'histoire de part et d'autre de la Méditerranée. On trouve aussi chez les auteurs issus de l'immigration

de nombreuses allusions, et parfois une mise en scène plus étendue, concernant les événements du 17 octobre 1961, où des douzaines et peut-être des centaines de migrants algériens ont trouvé la mort dans un tourbillon de violence policière (19).

Plus récemment, la lutte sanglante opposant le pouvoir algérien à des groupes d'insurgés islamistes a inspiré à Azouz Begag un roman qui n'a pratiquement rien d'autobiographique mais qui témoigne des angoisses travaillant la diaspora algérienne face à la crise sévissant dans son pays d'origine. Comme beaucoup d'autres écrivains issus de l'immigration, Begag s'était fait connaître initialement par des récits largement autobiographiques publiés dans les années 1980. Au cours des années 1990, il élargit ses perspectives pour explorer notamment le drame se déroulant en Algérie, pays où — avant la visite qu'il vient d'y effectuer au mois de janvier 2000 — il n'avait mis les pieds depuis vingt ans. Déjà présents dans *Quand on est mort, c'est pour toute la vie* (20) et *Zenzela* (21) ces événements prennent toute leur ampleur dans *Le Passeport* (22), où Begag raconte l'histoire de Zouzou, ancien agent de la circulation devenu flic dans une brigade d'opérations «spéciales» engagée dans une sale guerre contre les guerrillas islamistes. On aurait donc tort de voir dans la littérature issue de l'immigration de simples témoignages dénués d'art ou d'invention. Si les récits de vie y sont nombreux, ils ne sont pas toujours autobiographiques, mais reflètent de plus en plus une présence maghrébine en France qui remonte loin dans l'histoire et une évolution dans les pays d'origine à laquelle la diaspora reste sensible même lorsqu'elle prend une autre orientation dans son propre vécu. Les écrits de ces auteurs visent ainsi non seulement à leur assurer une place dans la société française mais aussi à faire ouvrir celle-ci sur des perspectives plus larges reflétant la diversité ethnique de ses habitants.

(1) Mounsi, *Territoire d'outre-ville* (Paris, Stock, 1995), pp. 17, 20.

(2) Mounsi a publié les romans suivants : *La Noce des fous* (Paris, Stock, 1990), *La Cendre des villes* (Paris, Stock, 1993) et *Le voyage des âmes* (Paris, Stock, 1997).

(3) Mehdi Charef, *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (Paris, Mercure de France, 1983).

(4) Notons toutefois que *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* n'est pas le premier roman à être publié par un écrivain issu de ce milieu. Cet honneur revient à Hocine Touabti, auteur de *L'Amour quand même* (Paris, Belfond 1981), qui est passé inaperçu lors de sa parution deux ans avant le roman de Charef.

(5) Rachid Djaïdani, *Boumkoeur* (Paris, Seuil, 1999).

(6) Pour une étude plus détaillée, voir Alec G. Hargreaves, *Immigration and Identity in Beur Fiction : Voices from the North African Immigrant Community in France*, 2e édition (Oxford/New York, Berg, 1997).

(7) Sakinna Boukhedenna, *Journal. «Nationalité:immigré(e)»*, (Paris, L'Harmattan, 1987).

(8) Ferrudja Kessas, *Beur's Story* (Paris, L'Harmattan, 1990).

(9) Djura, *Le Voile du silence*, (Paris, Michel Lafon, 1990).

(10) Soraya Nini, *Ils disent que je suis une beurette....* (Paris, Fixot, 1993).

(11) Courrier du 1er juin 1994 de Soraya Nini et Alec G. Hargreaves.

(12) François Reynaert, «Y a-t-il une culture beur ?», *Le Nouvel Observateur*, no. 1517, 2 décembre 1993, p. 18.

(13) Djaïdani, *Boumkoeur*, p. 11.

(14) *Ibid.*, p. 17.

(15) *Ibid.*, p. 13.

(16) *Ibid.*, p. 158.

(17) Mehdi Lallaoui, *La Colline aux oliviers* (Paris, Champs libres, 1995; nouvelle édition, Paris, Editions Alternatives/SEDAG, 1998).

(18) Mehdi Charef, *Le Harki de Meriem* (Paris, Mercure de France, 1989).

(19) Voir, par exemple, Nacer Kettane, *Le Sourire de Brahim* (Paris, Denoël, 1985), Tassadit Imache, *Une fille sans histoire* (Paris, Calmann-Lévy, 1989) et Jean-Luc Yacine, *Amghrar : la vérité voilée* (Paris, L'Harmattan, 1995).

(20) Azouz Begag, *Quand on est mort, c'est pour toute la vie*, (Paris, Gallimard, 1994).

(21) Azouz Begag, *Zenzela* (Paris, Seuil, 1997).

(22) Azouz Begag, *Le Passeport* (Paris, Seuil, 2000).